

CERVO – Été 2018

Des portes

*Nouvelle inaugurée et conclue par
Danielle Aubut*

*Avec la participation de :
JANE Fitzgibbon
NANCY Gauthier
ROBERT Nahuet*

Première partie — *Danielle Aubut*

Des portes. Des numéros de portes. Alignés. En ordre. L'un à la suite de l'autre. Je dois trouver la mienne. Le motif du carrelage du plancher ressemble à une neige de confettis. Rose, jaune, bleu ciel.

Où suis-je ? Ma main se resserre sur une poignée et tournant la tête, je constate avec soulagement que je tire toujours ma valise à roulettes. Je ne sais pas pourquoi mais c'est vital. Ne pas perdre la valise fleurie.

« Monsieur Jacquelin Boucher... porte 57... » avait dit la voix. Sursautant, je m'étais levé. J'avais attendu dans une grande salle grouillante de monde. Près d'une centaine de personnes de tout âge assis en rangées, en plus d'une trentaine debout en ligne devant un guichet. De biais, un homme en camisole, au ventre de femme enceinte, se grattait. Devant moi, un autre tendait en tremblant une bouteille d'eau à une femme en chaise roulante qui ronchonnait. Dans la lignée debout, un troisième discourait d'un point d'actualité pour tromper l'attente. Certains sont à l'aise partout, avais-je pensé, aucune inhibition.

Les numéros de portes défilaient sur un écran. Les appels fréquents donnaient lieu à jeu de chaises musicales. L'escalier roulant vomissait un arrivage continu de visages inquiets ou résignés. « Pardon, excusez-moi, merci ... »

Mon numéro est venu. J'avance dans le corridor : 54, 55, 56... Ah ! Sur la porte 57 est inscrit : INHALOTHÉRAPIE, E.C.G. Voilà donc ma destination.

« Bonjour monsieur Boucher, je vais vous demander de lire et de signer l'autorisation ici, puis de passer la jaquette en attachant devant vous. À tout de suite. »

Je suis seul dans mon cubicule. Sans miroir, je sais tout de même que j'ai l'air ridicule. Un grand flanc-mou dans sa petite jaquette bleu ciel. Jacquelin en jaquette ! J'ai encore le sens de l'humour. C'est bon signe. J'attends. Je voudrais être ailleurs. Je fixe la porte.

*

Des portes. Des numéros de portes. Alignés. En ordre. L'un à la suite de l'autre. Je dois trouver la mienne. Les motifs du tapis semblent louvoyer. Pourpre, or et marine. Je tangué.

Où suis-je ? Ma main se resserre sur une poignée et tournant la tête, je constate avec soulagement que je tire toujours ma valise à roulettes. Je ne sais pas pourquoi mais c'est vital. Ne pas perdre la valise fleurie.

Je constate que j'ai un carton à la main. **Monsieur Jacquelin Boucher, cabine 208.** C'est une carte d'embarquement sur l'*Empress of the Sea*. Dessous, mon passeport et un reçu. Le prix faramineux m'étonne. Comment ai-je pu me payer ça ? Je me revois dans l'immense salle d'embarquement; j'avais choisi un siège mauve d'une des nombreuses rangées pour attendre l'appel. Une dame replaçait sans arrêt son chapeau, un gamin avait les yeux rivés sur son petit écran et parlait tout seul mais sans doute à un des personnages du jeu, m'étais-je dit. Des couples, des groupes, beaucoup de couleurs. Des gens excités, riant fort, des femmes trop maquillées, beaucoup de personnes semblant étrenner, mal à l'aise dans des habits étincelants de propreté. Des écrans projetaient des images d'îles enchanteresses et d'océan bleu-vert. La fenêtre sud était complètement masquée par la série de hublots du mastodonte blanc.

J'avance en repérant les nombres pairs à ma droite, 200, 202... Ah voici 208 ! Je trouve une carte-clé dans ma poche et en ouvrant je suis saisi d'étonnement !

Une porte-fenêtre et un balcon donnent sur la sortie de la baie. Océan, lever ou coucher de soleil, je ne sais plus. Le luxe de la cabine est sidérant. Je m'approche d'un miroir pour mieux comprendre. Un visage familier me fait face. Un regard troublé mais des petites rides de joie au coin des paupières. Un nez droit séparant quelques taches de rousseur. Cheveux bouclés retombant sur des épaules ordinaires. Un corps long et mince dans un pantalon crème et une chemise verte. Un nœud papillon rose plein de petits papillons. Il semble que j'ose la différence. Je m'assois sur le canapé de velours.

Quand le touut ! du départ retentit, je ne sais pas combien de temps je suis resté là, dans ma cabine et bien ailleurs dans mes pensées.

*

Des portes. Des numéros de portes. Alignés. En ordre. L'un à la suite de l'autre. Je dois trouver la mienne. Le plancher est recouvert de bois. Des motifs naturels. Un corridor de bon bois blond verni et usé par le temps.

Où suis-je ? Ma main se resserre sur une poignée et tournant la tête, je constate avec soulagement que je tire toujours ma valise à roulettes. Je ne sais pas pourquoi mais c'est vital. Ne pas perdre la valise fleurie.

Deuxième partie — **Jane Fitzgibbon**

La cloche à la fin de la récré vient de sonner. Suivi du martèlement assourdissant d'un centaine de pieds d'élèves qui rentrent de la cour. Ce va-et-vient constant dans les couloirs étroits de l'école occasionne un nouveau vernissage du parquet tous les ans

juste avant la rentrée. Septembre, c'est donc le mois de vapeurs de vernis, poussière de craie, et pollen de la gerbe d'or. Un vrai coffret cadeau de chocs anaphylactiques. J'ai l'impression de flotter avec la valise fleurie collée contre les mollets, portés tous les deux sur la crête du tsunami d'élèves devant les salles de classe 2, 4, 6, 8, et 10. La vague me crache sans ménagement devant la porte n° 12, échoué comme du bois flottant sur une plage inhospitalière.

J'y entre. Comme d'habitude, tous mes camarades de classe me regardent d'un mauvais oeil. Ce n'est pas parce que Mlle Boulay m'a demandé la racine carrée de 675 et que je lui ai répondu sans hésitation 25.9807621135 qu'ils se méfient. Non, non, c'est pas ça. Leur regard vient du fait qu'un jour elle a laissé poussé un cri en me voyant arriver. La marée montante d'élèves venait de me faire couler devant la classe et Mlle Boulay a vu que je portais des vêtements de ma jumelle: T-shirt rose, jupe trapèze bleu pale, socquettes et ballerines blanches. J'avais choisi le rose parce que je trouvais ça mettait mes taches de rousseur et cheveux bouclés en évidence. Évidemment, Mlle Boulay n'était pas du même avis.

« Jacqueline ! m'a-t-elle crié, Jacquelin, je veux dire, rentre tout de suite chez toi te changer. »

Oui, c'est pour ça que mon père, aussi débordé qu'il soit, me fait un revue de garde tous les matins. Manque que le fanfare ! Je ne comprends pas. Ma soeur mettait des vêtements à moi sans provoquer un drame national. Un jour, je vais peut-être faire de la lumière sur cette affaire.

*

Toutes les portes identiques (1 à 6 et 8 à 10) des chambres du motel sont fermées sauf la porte directement devant notre voiture. Nous sommes garés dans le stationnement du motel, qui fait une sorte de fer à cheval, juste devant la porte entrouverte du n° 7. Devant toutes les autres, sauf le n° 7, il y a des tas de feuilles mortes soufflées par le vent et collées aux pas des portes par la pluie.

Mon père reste figé à sa place, regardant droit devant, ses mains ne quittant pas le volant. Je suis attaché sur le siège de devant à côté de lui. Tout autour de nous des phares, des bocaux à poissons qui clignotent sur certaines véhicules. Ça fait en sorte que l'oreille droite de mon père devient iridescent par moment. Comme une coquille. Apparemment, cette coquille-là a absorbé un grain de sable qui l'irrite depuis le coup de téléphone à la maison. À peine rentrés du match de hockey, nous voilà repartis à toute vitesse sans même laisser un mot pour Maman et Jacqueline qu'elles ne s'inquiètent pas de notre absence à leur retour.

Beaucoup de monde tourne en rond sur le seuil du n°7. Quelqu'un qui porte un veston avec des mots écrits sur le dos tire un ruban jaune devant la porte. Encore des mots dessus. Autant je suis brillant avec les chiffres (Maman me dit que nous

partageons ça), autant j'ai du mal avec les lettres. « Respire, me dit-elle, et tu comprendras mieux. Pas de panique. Pas la peine de te piquer une crise. Respire. Tout passe. »

Chaque personne qui entre dans le n° 7 s'enfile des pantoufles en papier et puis tire le ruban jaune jusqu'au dessus de la tête pour y entrer. Il semble avoir du monde à l'intérieur. Beaucoup de va-et-vient. Entre les entrées et les sorties, je crois apercevoir quelque chose qui nous appartient. Papa a du la voir en même temps parce que un bruit bizarre sort de sa bouche et il frappe sa tête contre le volant. Je ne comprends plus rien. Cette chose-là est normalement source de rigolade chez nous. Ils se disent toujours, « Non, non gardons-la parce que c'est tout ce que nous avons de notre époque hippie. Tu te souviens, chéri ? »

Papa n'est plus dans la voiture.

*

Troisième partie – *Nancy Gauthier*

Des portes. Des numéros de portes. Alignés. En ordre. L'un à la suite de l'autre. Je dois trouver la mienne. Je dois trouver le bon chiffre parmi tous ces motifs de toutes les couleurs. Le bon chiffre, c'est la date d'aujourd'hui. Je dois trouver la date d'aujourd'hui. C'est difficile.

Où suis-je ? Lorsque j'aurai trouvé le bon chiffre, je pourrai manger le chocolat logé derrière la porte. Cette année-là, le Père Noël m'a apporté une valise fleurie. Je ne sais pas pourquoi, mais cette valise fleurie est vitale pour moi. Ne pas perdre la valise fleurie.

*

Je me lève ce matin avec ce sentiment que ma vie a changé de direction. Je me sens différent. Pour une raison que j'ignore, je sens que je fais des progrès même si je n'ai pas encore constaté d'amélioration de mon état.

— Je vous l'assure, me dit le professionnel que je consulte depuis un mois, en réponse à mon impatience à retrouver ma mémoire à long terme. Vous avez faits d'énormes progrès en très peu de temps !

— J'ai bien hâte de comprendre votre enthousiasme !

— Premièrement, toutes les mémoires que vous m'avez rapportées sont reliées. C'est un indicateur de bonne santé mentale. Deuxièmement, vous me les avez

rapportées en ordre chronologique inversé, et vous avez même réussi à remonter jusqu'à l'origine de la valise fleurie. Je ne vous crois pas encore prêt à explorer le contenu de la valise, si contenu il y a, mais vous le saurez lorsque le bon moment sera venu.

— Alors j'ai de la suite dans les idées, comme on dit. C'est une bonne nouvelle, si vous le dites.

— Il y a beaucoup plus. Avez-vous remarqué que les divers souvenirs qui vous sont revenus à l'esprit jusqu'à ce jour avaient un autre thème en commun, autre que la valise fleurie?

— Vous voulez dire les chiffres ?

— Oui.

— Je suis bon dans les chiffres. Et alors ?

— Il arrive que l'on se sente perdu lorsque l'on perd notre mémoire à long terme. On peut aussi sentir que l'on retrouve qui on était après avoir retrouvé la mémoire. Mais vous savez, il y a plein de gens qui cherchent qui ils sont toute leur vie même s'ils ont accès à tous leur souvenirs.

— Vous voulez dire que je ne suis pas mes souvenirs ?

— Bingo !

— Ça me fait vraiment du bien d'entendre ça. Je ne sais plus quoi dire.

— J'ai gardé le meilleur pour la fin. Lors de notre dernière session, c'était la première fois que vous me rapportiez une émotion. C'est un progrès remarquable.

— Que voulez-vous dire ?

— Vous avez rapporté qu'il était *difficile* pour vous de trouver la date. Ceci était probablement dû à votre jeune âge à ce moment-là, mais l'important ici est que la porte à votre côté émotionnel s'est ouverte. Je crois que vous êtes prêt à revisiter l'incident du motel.

*

Quatrième partie — **Robert Nahuet**

— Alors petit, ça va bien ? Tu tiens le coup ?

[Je revois sa figure patibulaire, mal rasée, ses cheveux gras en broussaille. Sa mauvaise haleine me perturbe, mais bien davantage une odeur de vêtement pas frais et surtout des effluves d'aisselles ayant besoin d'un lavage urgent.]

— Oui, ça peut aller. Mais pourquoi vous me demander cela ?

— Ce n'est pas facile à dire à qui que ce soit et encore moins à un jeune garçon... mais je dois te dire que ta sœur jumelle est finalement décédée. Elle avait été gravement touchée par les balles d'un tueur fou ou écervelé dans une chambre de motel où elles croyaient trouver refuge... Comme tu le sais, ta mère est morte sur le coup.

On t'a retrouvé chez toi, gisant sur le plancher de la salle du bain à l'étage avec du sang plein la figure; ton nez avait saigné beaucoup. On est encore à la recherche de ton père; on ratisse tout le territoire environnant mais il fait nuit et ton père pourrait se cacher n'importe où dans les bois avoisinants. Ça fait deux jours qu'on le recherche.

[Avant l'événement du motel, j'ai eu une douleur intense à l'abdomen alors que j'étais en auto avec papa et j'ai failli m'évanouir. Heureusement, il s'est arrêté sur le bord de la route et j'ai pu me soulager, mais je restai fébrile et anxieux. La tête me tournait dans tous les sens. Je revois les gyrophares des autos de police, mais comme une longue trainée rouge et bleue. J'étais littéralement assommé, je ne savais plus où j'étais.]

— Je n'ai pas compris pourquoi papa m'a convaincu de rentrer à la maison en passant par la cour du voisin et de soulever la trappe extérieure de la cave afin de me glisser dans la maison, car j'y serais à l'abri. Il m'a dit qu'il avait des courses urgentes à faire, mais que l'on se reverrait sous peu. Je me suis donc faufilé sous les arbres des voisins et, sans faire de bruit, j'ai ouvert le panneau de la trappe de la cave puis je suis entré dans la maison. Tout était silencieux, trop silencieux. En arrivant au rez-de-chaussée, j'ai entendu un claquement de porte et j'ai pris peur. Je me suis alors dirigé vers l'étage, j'ai atteint la salle de bain et mis le verrou sur la porte. Puis, plus rien... Je ne me souviens plus de rien après ça.

— Je ne peux pas te dire combien de temps tu es resté seul dans cette pièce, mais c'est là que nous t'avons découvert, du sang plein la figure. Tu as été conduit au même hôpital que ta sœur, mais pas dans le même secteur. Tu n'as repris connaissance que 48 heures plus tard. Durant ce temps, ta sœur a succombé à ses blessures. Puis finalement, tu as refait surface.

— Avant que l'on arrive au motel, je savais bien qu'il se passait quelque chose, tout mon être tremblait. Mes viscères étaient sans dessus-dessous. C'était comme si on me tordait l'estomac. Je sentais que ma sœur jumelle n'allait pas bien, qu'elle était en danger. Mais je ne savais pas où elle se trouvait, ni ce que je pouvais faire pour elle. C'est arrivé à un moment brusque, comme si tout était normal, puis un train déraile et

c'est la catastrophe. Je suis certain que ma sœur connaissait cet individu et c'est pourquoi elle ne s'est pas méfiée, sinon elle m'aurait alerté; je l'aurais senti...

Lors d'une rencontre avec le professionnel de la santé, J. B. lance finalement :

— Voilà ce dont j'ai pu me rappeler dernièrement. Mais je ne peux pas dire quel âge j'avais exactement. Je peux me rappeler une certaine ambiance, un décor; mais pas des faits ou gestes exacts. J'en comprends que j'ai perdu ma mère et ma sœur dans ce triste événement. J'ignore si mon père a refait surface dans ma vie par la suite, je n'en ai aucun souvenir.

Je ne sais toujours pas pourquoi, je traîne avec moi cette foutue valise fleurie. Je ne l'ai jamais ouverte et je ne me souviens même plus à qui elle appartient ou appartenait ? J'y tiens autant qu'à la prune de mes yeux, mais pourquoi ? J'ai trop peur de regarder ce qui s'y trouve : le cœur de ma mère, une partie du cerveau de ma sœur ? Non, je ne peux pas, j'en suis incapable; c'est au-dessus de mes forces.

*

Conclusion — *Danielle Aubut*

Je sors de l'hôpital après ma rencontre avec le spécialiste et les émanations de carburant m'enveloppent. Heure de pointe à Toronto. La vitrine d'un magasin me renvoie l'image d'un grand homme, légèrement courbé, les cheveux grisonnant et frissant sous une casquette stylisée. Trench coat. J'ai une certaine allure tout de même !

Perdu dans mes pensées, je me hisse à bord du tramway de la rue Dundas.

Épuisé, j'ai la chance qu'un siège se libère devant moi. Je prends ma valise sur mes genoux et retire mes gants pour mieux sentir la broderie âgée qui la décore. Ça me rassure. Sans tarder, le roulis et les grincements de l'engin me bercent dans un demi-rêve. Je vois des fleurs, un bouquet d'épervières orangées, maman me répète sans cesse que ce sont ses préférées. Elle insiste. Elle dit : « Tu dois rouler ta bosse, m'entends-tu ? » Une secousse me fait ouvrir les yeux. Je sens des picotements dans mes doigts. Arthrite ? Non ce sont des picots sous mes doigts. La terreur m'envahit. Sans pencher la tête, je laisse ma main tâter le tissu. Il n'y a pas de doute, c'est inégal. Des points, des tirets et je sais que c'est secret de façon fulgurante comme je revois maman broder sur la valise pendant que je m'amuse à décoder les énigmes qu'elle me préparait. Je baisse les yeux subtilement : aux abords des côtés de la valise, tout autour et semblant se perdre dans le fleuri, un fil orangé a définitivement laissé sa trace !

*

Des portes. Des numéros au-dessus de deux rangées de portes. 1 à 12 pour les portes de gauche. 14 à 22 pour la rangée de droite. Une lumière les parcourt. Je dois choisir le bon côté. Le marbre veiné gris et saumon du plancher fait résonner les talons élégants de la gent féminine qui m'entoure.

Où suis-je ? Le programme dans ma main droite me le confirme. ICM 2018. Ma main gauche elle, se resserre sur une poignée et tournant la tête, je constate avec soulagement que je tire toujours ma valise à roulettes. Je sais pourquoi c'est vital. Ne pas perdre la valise fleurie.

Quelqu'un me bouscule. Je m'engouffre à sa suite dans l'ascenseur et j'appuie sur le 19. Je sais où je vais. Ça parle portugais et anglais autour de moi.

À l'étage, je cherche la salle 1974. C'est de bon augure. C'est l'année où ce congrès international des mathématiques, le ICM, avait lieu à Vancouver, l'année de la trahison, l'année où ce collègue de maman lui a volé toute la gloire qu'elle méritait et a détruit ma famille. J'ai mis des semaines à refaire les calculs dans les pas de ma mère, des semaines à tirer les conséquences de la date qu'elle a brodée à côté de sa formule.

Avant d'entrer dans la salle, je m'approche de la fenêtre qui donne une vue pourtant spectaculaire sur Rio de Janeiro et tout en haut, le Christ Rédempteur. Je ne suis pas impressionné, je suis nerveux. On remettra la plus grande distinction dans le monde des mathématiques, la médaille Fields. J'ai préparé un discours au cas où. Je ne suis pas habile avec les mots. « Respire » me dirait maman, « respire et ça ira. »

C'est à elle que je dédie ma médaille ; la première femme qui aurait dû la recevoir en 1974 pour sa démonstration du théorème de Pyrrgrave mais aussi pour cette formule algébrique qu'elle a gravée sur la valise en titrant : Le cube c'est moi. Va en enfer Rubik !

Je me dirige vers la salle avec les retardataires. J'ai l'impression que mon père disparu à jamais me presse l'épaule. J'avance en tirant ma valise qui a toujours été vide.

Je passe la porte sans encombre.

FIN

Le 14 septembre 2018